

Autrefois et aujourd'hui... Autrefois et aujourd'hui...

PAROLES CHOISIES
DES ATELIERS DU SOUVENIR



Au Charbon des Mots

EHPAD LA VERDERIE
d'Haubourdin
OCTOBRE 2022-JUIN 2023

Livret réalisé par Anne-Sophie DEGRAEVE
Ecrivain public



*Le récit est le
gardien du
temps »*

Paul Ricoeur



SOMMAIRE

«Voyage, voyage... ».....	1
Automne, soupes, et souvenirs de guerre aussi.....	8
Autour de la figure de Josephine Baker	17
Autour de la figure de la reine Elizabeth	21
Noël !	26
Nos vœux pour Noël	29
Notre recette de grand-mère pour 2023.....	30
Les animaux qui ont compté dans nos vies	31
Les objets du quotidien... hier et aujourd'hui	35
Le travail à la mine... ..	40
Les leçons de morale autrefois à l'école !.....	46
Remerciements.....	52

PARTICIPANTS DE L'ATELIER

Joëlle, Yvette, Arlette, Josiane, Jacqueline, Rolande,
Michèle, Anne-Marie, Joséphine, Martine
Et Stéphane (fils de Jacqueline)

«VOYAGE, VOYAGE...»

Octobre 2022

Joëlle

J'avais 32 ans quand je suis partie, seule, faire un voyage en Thaïlande. C'était la mode il y a une quarantaine d'années. À Lille il y avait un club « Partir » et des gens se réunissaient le vendredi soir pour regarder des photos et des documentaires de voyages. Je suis partie avec et le guide du routard que j'avais repéré des adresses rien réservé avant de partir. bas, peu de gens parlent fallait avoir toujours sur soi informations écrites en pris des notes sur un calepin l'aéroport j'ai pris un taxi menée jusqu'à l'hôtel. Je suis restée pendant six semaines de début juillet à la mi-août. C'était la période des moussons mais il ne pleuvait pas encore.



Je n'avais pas dit à ma famille que je partais. J'avais seulement dit à mon père que j'allais en vacances. Je lui ai quand même envoyé une ou deux cartes de là-bas, mais il pensait que j'étais en voyage organisé.

Cependant je n'étais pas seule, je faisais sans arrêt des rencontres là-bas. J'allais d'un hôtel à un autre et je voyageais. En arrivant quelque part je disais : "Hello, I am Joëlle !", comme les anglais. Par chance je savais parler un peu anglais et me faisais des amis parmi les anglophones. Les français voyageaient à deux en couple, ou à trois ou quatre entre amis, et donc ils n'avaient besoin de personne.

J'ai rencontré une canadienne qui faisait le tour du monde en deux ans. Elle était sur la fin de son voyage. On a fait quelques excursions ensemble en Thaïlande et en Malaisie, jusqu'à Singapour, ainsi que sur la route du retour vers la Thaïlande. Elle m'a dit qu'en Afrique elle avait dormi sur les toits des wagons. Parfois certaines personnes tombaient du train à cause des secousses, mais ce n'était pas grave car le train roulait très lentement et on pouvait rapidement le rattraper et remonter sur le toit.

Josiane

Si ma fille m'avait dit qu'elle partait seule pour voyager à l'étranger, j'aurais eu peur.

Mon fils l'a fait. Il est parti sans sou, sans rien, comme ça, à Tahiti, tout seul. Il n'avait pas encore vingt ans. Il dormait par terre sur les routes et les trottoirs en arrivant, à même la chaussée. Il ne lui est rien arrivé. Ensuite il a trouvé du travail dans un hôtel. Il est resté un an là-bas. À ce moment-là il n'y avait pas le téléphone comme maintenant. Il y avait juste les lettres. J'étais très inquiète quand il est parti, je n'ai reçu de ses nouvelles qu'au bout de dix jours. Mon fils, il a toujours été comme ça. C'est un vagabond ! Il a mendié. Il s'est fait des amis. Ce qui m'a le plus frappée, c'est qu'il est parti sans argent.

Moi pour les vacances, j'allais toujours aux sables d'Olonne en Vendée. C'était très sympa. Malgré leur réputation, les Vendéens étaient gentils avec nous. Nous avons toujours loué la même maison pendant quinze ans. Nous connaissions les voisins... Nous faisons plein de rencontres sur la place du marché.



Les sables d'Olonne

Martine

J'aurais eu peur de laisser partir ma fille. Mon fils aussi. Je ne suis jamais partie à l'aventure, ni personne de ma famille.

Je ne me souviens pas d'avoir fait de belles rencontres en voyageant - c'était en France - mais je me souviens plutôt de beaux paysages. En fait, quand on est en France, on n'a pas besoin des autres pour la langue ou pour se repérer, comme à l'étranger. On peut-être moins porté à la rencontre.

Je suis allée dans le sud de la France à plusieurs reprises, mais là-bas c'est difficile de se faire une place. C'est pareil dans les Vosges, on est difficilement acceptés, voire pas du tout. En Alsace, c'est un peu mieux.

Michèle

Mes expériences de voyages, c'était souvent pour le travail de mon mari. Je suivais mon mari et mon mari me suivait. La plupart du temps nous n'étions que deux et nous n'avons pas fait vraiment de rencontres en voyageant. C'était pour le travail.

Arlette

Ma filleule, c'était son grand plaisir de voyager. Elle travaillait, elle avait de beaux diplômes. Elle trouvait toujours du boulot. Quand elle avait gagné assez d'argent, elle disait à son patron : « Vous savez, moi j'ai la bougeotte, et je m'en vais pour quelque temps ». Elle est allée en Inde, elle a beaucoup voyagé. Son patron lui répondait : « Cathy, quand vous reviendrez, vous pouvez venir frapper à la porte, je vous reprendrai car vous êtes une très bonne secrétaire et vous connaissez bien votre boulot ». Elle a fait ça souvent. Quand elle revenait, elle retrouvait toujours une place. Moi quand j'étais jeune, je pouvais sortir, mais toujours accompagnée de ma cousine qui avait trois ans de plus que moi. Je paraissais plus que mon âge. Les garçons tournaient toujours autour d'Eliane et moi. Et mon père me disait : « Méfie-toi ! » Nous n'avions pas le droit de nous maquiller. Du coup, une fois sorties, la première chose qu'on faisait, ma cousine et moi, quand on trouvait une glace dans un petit coin, c'était de se maquiller ! Une fois on est allées à la ducasse. Nous étions dans un manège, la chenille. D'un coup j'ai vu de loin mes parents ! Nous sommes vite descendues de la chenille, nous sommes allées nous cacher derrière les baraques et nous nous sommes démaquillées du mieux qu'on a pu. Et après on a seulement fait semblant de voir les parents. Mon père n'aimait pas le maquillage. Il me disait souvent : « Regarde ta mère, elle n'a jamais rien mis sur sa figure et elle a une peau magnifique ».

J'étais assez libre avec ma cousine, mais j'ai pourtant passé le permis sur un tard car j'avais peur de la voiture. Nous avons un copain qui tenait une auto-école. Il disait souvent : « Arlette, quand est-ce que tu vas passer ton permis ? » Je l'envoyais sur les roses mais mon mari lui faisait signe d'insister. Un jour ce copain m'a dit : « lundi matin je viens te chercher à ta porte ». Et c'est comme ça que j'ai appris à conduire. Et j'ai eu mon permis. J'avais 21 ans.

Quand j'étais jeune j'ai pris une fois le train avec ma cousine pour aller à la foire de Lille. Nous sommes allées impossible de sortir ! Nous inquiétude et nous avons « Laissez-nous passer !



prendre ». Mais il n'a pas coup c'est un autre monsieur, qui avait trouvé la sortie, qui nous a crié : « Venez mesdemoiselles, venez, j'ai trouvé ! » Et nous avons pu prendre notre train.

au palais des glaces et c'était regardions nos montres avec fini par dire au gars : Nous avons un train à voulu, il n'a jamais démordu. Du

Yvette

Mon frère aimait bien s'en aller, il aimait voyager, c'était un pigeon voyageur ! Il faut dire, déjà, qu'il s'était engagé très jeune, en imitant la signature de ma mère, pour rejoindre l'Afrique et entrer dans l'armée du général de Gaulle.

Après la guerre il est allé tout partout en France. Il était ouvrier, il quittait régulièrement son travail pour aller dans une autre boîte, sans souci, pour découvrir d'autres horizons.

Quand nous étions jeunes, les garçons pouvaient bouger comme ils voulaient, mais les filles, non. Il y avait cette limite entre filles et garçons. Mon frère pouvait aller partout, mais moi j'étais surveillée et je devais rentrer tôt. Et nous n'étions majeurs qu'à 21 ans !

Ce n'était pas bien vu de mettre du maquillage. Pour les parents, si on se maquillait tôt, on allait attraper des rides. La peau, la peau ! C'était la mentalité de l'époque. Mais en fait, c'était pour nous faire peur et nous empêcher de nous maquiller ! J'aimais les bals. Quand on a le rythme, ça vient tout seul, on ne met pas son pied à contre temps. On n'a pas besoin d'apprendre à danser. Les petits gosses savent danser ! Moi je n'allais pas au bal, je « faisais bal » car j'étais musicienne. Je faisais partie d'un orchestre féminin qui allait faire danser les filles. Je jouais du saxophone. J'ai eu mon prix de conservatoire à Valenciennes. Parfois, quand les hommes avaient besoin d'un saxo, ils venaient me chercher. Nous partions dans un fourgon et nous allions faire bal aussi bien en Belgique qu'en France. J'avais 18 ans et je rapportais des sous à la maison grâce à ça.

J'ai beaucoup bougé grâce aux bals, mais je n'ai passé le permis qu'à 55 ans. Et je l'ai eu du premier coup. J'ai eu une Volvo. Je me sentais en sécurité sur l'autoroute avec ma voiture, elle était puissante. On ne pouvait pas me doubler facilement. Et puis, avec la voiture, on va où on veut. Quand on prend le train, il faut attendre, et on n'est jamais sur place tout de suite. Après la mort de mon mari, j'ai beaucoup utilisé ma voiture pour aller voir mon fils.

Moi je n'ai pas connu mon père. Il est mort quand j'avais cinq ans. Ma maman a dû se débrouiller avec six enfants. Elle s'est remariée quatre ans après. Je lui en ai voulu. Mon beau-père a été et est resté pour moi un étranger. Il était injuste. Il avait une fille de mon âge et on se battait tous les soirs car je ne voulais pas partager mon lit avec elle. Ma mère m'a dit : « Quand on prend l'arbre, on prend aussi les branches ». Moi je ne me suis pas remariée.

Rolande

Je ne suis jamais partie à l'étranger. Personne de ma famille non plus. Les seules sorties qu'on faisait, c'était pour des promenades. On prenait son sac à dos, avec son casse-croûte dedans, souvent une flûte, pour aller visiter. Ainsi on n'avait pas besoin d'aller au restaurant.

J'aurais aimé voyager. Mais je n'ai pas pu le faire. Mes parents ne bougeaient pas, ils restaient sur place, et souvent on fait pareil que ses parents !

Ce que j'aimais, c'était la mer. Aller pêcher, et puis faite rôtir ensuite nous-même le poisson attrapé...

Je n'ai pas beaucoup voyagé, mais mon père m'a appris à conduire très jeune. J'ai passé très vite mon permis, à 18 ans, et je l'ai eu tout de suite. J'adorais la voiture.

Quand j'allais au bal, c'était en douce. J'avais seize ans. Je n'avais pas le droit de rentrer, mais je regardais les gens qui dansaient par la fenêtre. Quel plaisir ! Et j'ai appris à bien danser en les regardant. Ça venait tout seul.

Jacqueline

Papa et maman se sont séparés quand nous étions jeunes. Ça n'a pas été facile. Je suis restée beaucoup avec maman. Mais Maman n'était pas pour aller au bal ! J'ai beaucoup utilisé le train car je l'avais pour rien : j'étais femme de cheminot.

« La bohème ? »



Ella Maillart
Exploratrice
En 1930

Yvette

Les explorateurs sont des personnes qui n'aiment pas vivre en famille. Ils ont toujours besoin de découvrir, ils aiment la vie sauvage. Ella Maillart, on n'aurait pas su la tenir. Peut-être a-t-elle regretté de n'avoir pas eu d'enfant ? Quand elle s'est mise à vieillir et qu'elle a vu les autres entourés ? Je n'arrive pas à croire qu'elle ait été heureuse. Elle a dû mourir seule. Elle a eu une vie de vagabond. Elle était écrivain, mais elle n'aurait pas su faire un roman dans une ville, il fallait qu'elle voyage et qu'elle soit dans la nature. Elle n'était pas faite comme nous. Nous, on était plutôt "maison". On était à peine mariés qu'on achetait une maison et on essayait de mener une vie équilibrée. Mais dans les années 30, les personnes avaient besoin de partir, c'était après la première guerre mondiale. Elles partaient souvent à l'aventure.

On nous a raconté beaucoup de choses à ce propos. Il y avait eu la guerre, il y avait eu des morts autour, et ils avaient connu des étrangers. Tout ça leur a donné envie de partir.

Joëlle

À l'époque, toutes les femmes souhaitaient avoir un garçon. Une fille, ça ne comptait pas. Je n'ai pas passé mon permis. Ma maman me poussait à le faire et me disait : « Tu pourras me conduire après », mais comme je savais qu'elle allait mourir, ça m'a bloquée.

Quand j'étais jeune, je n'avais pas de liberté. Hormis l'école et la messe, il n'y avait rien d'autre, et on comptait même mon temps de trajet. Mon frère était toujours dehors et moi toujours enfermée.

Ça m'a donné l'envie des voyages et des grands espaces.

Michèle

Je ne voulais pas passer mon permis, mais ma belle-mère a insisté pour que je sois autonome et que je puisse conduire mon fils là où il fallait. Finalement c'était bien.

Martine

J'étais dans un milieu où j'étais libre et où je n'ai pas dû lutter. J'avais de la liberté.

Arlette

Dans un camping, c'est aussi la vie de bohème, on n'a pas toujours ce qu'il faut sous la main. On se faisait des amis car nous avions besoin les uns des autres.

Rolande

Je n'aurais pas aimé la vie de bohème. Moi j'aimais bien travailler et aller avec mon papa faire une excursion le dimanche sur la journée. J'étais plus avec Papa qu'avec maman car elle restait à sa maison pendant que papa allait vendre les légumes. J'allais avec lui.

Acrostiche "Voyage"

Vagabonder... mais il faut quand même un peu d'argent et savoir où l'on va !

Oublier tout le reste

Yasser sur la plage

Apprendre la vie des autres

Goûter les cuisines d'ailleurs

Effectuer des choses différentes.

Rêver...



Automne, soupes, et souvenirs de guerre aussi...

Octobre 2022

Joséphine

Mon garçon a fait de la soupe aux champignons récemment, et c'était bon. Il avait fait revenir les champignons dans une poêle, avec des oignons et une saucisse !

Rolande

Dans mes soupes je mettais uniquement des légumes : des poireaux, des carottes, des navets, du céleri...

Jacqueline

Je mangeais souvent du pot au feu. Ensuite on avalait le bouillon, ça sentait bon. Quand ma maman en faisait, elle commençait à cuisiner très tôt le matin. Elle commençait par choisir ses légumes, puis elle les nettoyait, les grattait et les épluchait.



Stéphane (fils de Jacqueline)

Quand ma mère faisait du pot au feu, elle y mettait de la souris. Elle faisait ça souvent le dimanche ou pour les jours de fête. On buvait le bouillon le midi, et on mangeait les restes de viande le soir avec des frites ! C'était encore meilleur le soir.

Rolande

La souris c'était une viande de bœuf très tendre. C'est le meilleur morceau de l'animal ! Un pot au feu à la souris, ça sortait de l'ordinaire. Avec des frites, c'était un festin.

Jacqueline

On mettait aussi parfois du paleron avec des navets.

Joséphine

En Italie aussi on faisait du pot au feu ! Avec de l'ail, de l'oignon, du persil, des carottes et des pommes de terre... On faisait du bouillon les jours de fête, ainsi que des grosses boulettes à la viande cuites dans la sauce tomate : la même viande pouvait servir à faire du pot au feu ou des boulettes. Ce qui prenait du temps, c'était de nettoyer les pommes de terre.

Rolande

Si on voulait que le pot au feu soit prêt pour midi et qu'il ait bien mijoté, il fallait s'y mettre dès huit heures du matin. On passait toute la matinée dans la cuisine. Le pot au feu, c'était vraiment le plat du dimanche autrefois. Ça coûtait cher. On allait à la boucherie, et la bonne viande coûtait cher. On ne mangeait pas comme ça tous les jours ! On en faisait aussi à Noël ou quand nous avions des invités. Plus tard c'est le poulet qui est devenu à la mode le dimanche et les jours de fête (le couscous aussi parfois).

Jacqueline

Mais ce n'était pas la même chose, ce n'était pas aussi bon : la viande de pot au feu est plus tendre que la viande de poulet.

Rolande

Après avoir bien mangé le dimanche, on allait faire une promenade.

Jacqueline

On n'allait pas loin, c'était pour dire de prendre l'air.

Joséphine

Oui, on allait faire une petite promenade avec les parents et la famille dans la campagne, ça faisait du bien. Et le soir on mettait du vermicelle dans le bouillon : c'était simple mais délicieux.

Rolande

Mon papa aimait beaucoup l'os à moelle qu'on mettait dans le bouillon. Mais il fallait ensuite écumer le gras, car ça faisait des "yeux" à la surface, comme on disait. Mon père coupait l'os à moelle et mangeait ce qui se trouvait à l'intérieur.

Stéphane

Oui, parfois on mettait la moelle sur une tartine beurrée avec de l'ail et du poivre. Parfois on rajoutait aussi des clous de girofle dans le bouillon.

Joséphine

Dans la cuisine on peut ajouter des légumes partout. Les légumes, c'est ce qui donne du goût à un plat. En Italie nous cuisinions toujours les pâtes avec des légumes. Le plat de pâtes était servi en premier, en guise d'entrée, et ensuite c'était le plat de viande. Il ne fallait pas oublier, avec tout cela, un bon verre de vin !

Rolande

Moi je ne faisais pas des macaronis en entrée ! C'était plutôt des carottes râpées, des œufs mimosa, des tomates, des betteraves rouges... Ici en France c'est plutôt les enfants qui aimaient les pâtes. Parfois on leur faisait des pâtes au sucre.



Joséphine

Aux petits nous donnions souvent une petite assiette de pâtes à manger le soir, des pâtes à l'huile d'olive. Le soir il n'y avait pas toujours de la viande. Ma fille ne mange plus de viande, mais ses enfants en mangent.

Rolande

En ce moment, plus personne ne veut manger de viande ! On n'est plus sûr de la qualité. Ça vient de loin. Autrefois, la viande était de chez nous, elle venait des bêtes dont on s'occupait aux alentours. Je ne mange plus beaucoup de viande, mais je me régale toujours avec un poulet-frites !

Joséphine

Avant c'était moi qui cuisinais, maintenant c'est mon fils ! Il fait des bonnes choses qui me plaisent.

Stéphane

Ma mère m'a transmis son goût pour la cuisine. Quand il s'agit, par exemple, de faire un pâté-maison avec du persil et du jaune d'œuf et de l'ail, de faire du cassoulet-maison, des pâtes aux fruits de mer, avec des moules (ça c'était une recette de mon père), une omelette aux crevettes grises. Je suis issu d'un milieu marin, ma grand-mère était pêcheuse de crevettes grises.



Pêcheuses de
crevettes grises
(Photo ancienne)

Jacqueline

On faisait un travail d'équipe avec mon mari pour la cuisine. On essayait souvent de nouvelles recettes

Rolande

Mon mari aimait les choses au four : les tomates farcies, et tout ce qui pouvait être farci : les pommes de terre, le chou... Il fallait toujours passer les aliments au four !

Joséphine

Nous aussi nous aimons les tomates et les pommes de terre farcies en Italie.

Stéphane

Ma mère habitait une courée. Au début il fallait chercher l'eau dans le puits au milieu des habitations, et les toilettes étaient à l'extérieur. Ma mère avait des voisins camerounais, algériens, sri-lankais... on disait que ça sentait bon les épices. Ses voisins lui amenaient du couscous et des plats issus de leur pays d'origine, et des pâtisseries aussi. Il y avait un échange des cultures.

Rolande

Oui, ça devait faire plaisir ce partage entre voisins ! Nous aussi, nous étions en amitié avec des marocains, et ce qu'ils cuisinaient était très bon. Leur semoule était délicieuse.

Jacqueline

Quand on faisait de la soupe, on allait toujours en porter un bol à une voisine.

Joséphine

À la Saint-Joseph, le 17 mars, on avait l'habitude de faire des grandes tables. Ce jour-là on cuisinait beaucoup et on invitait ceux qui n'avaient pas beaucoup à manger. Ils venaient avec une petite casserole et pouvaient repartir chez eux avec de la viande. Tout le monde pouvait venir, tout le monde était bienvenu.



Pieter Bruegel

Stéphane

Chaque année, durant la fête de l'Aïd, des voisins me ramènent du mouton. La gastronomie, c'est toujours l'occasion d'un échange de culture.

Rolande

Mais aujourd'hui, ce qui compte, c'est la vitesse. La viande est à peine cuite, on prend des surgelés. C'est fait trop rapidement. Nous autrefois, on prenait le temps de cuisiner...Et de déguster ! Quand même ! Et aussi de partager.

Joëlle

J'aime la soupe aux lentilles corail et curry. Dans les plats indiens on sert toujours un petit pot de lentilles corail, à part, pour chaque plat. On appelle ça le "dhal". Ça me rappelle mon voyage en Inde. J'étais jeune, je devais avoir 28 ans. Je me souviens d'une personne qui faisait partie de mon club de yoga : elle avait invité deux amies, la mère et la fille, qui étaient de pures indiennes, pour un repas indien. À la fin elle a dit : "Oh j'ai oublié le dhal !" Je revois encore la tête des deux femmes indiennes car oublier le dhal, c'est comme oublier de mettre du pain à table ! J'avais l'habitude de manger des choses assez inhabituelles. Et j'essayais de cuisiner de façon diététique. Quand je préparais la soupe, je ne faisais pas revenir les légumes dans la matière grasse avant, tout était cuit à l'eau. J'aimais beaucoup le soja. Comme c'était assez cher dans les magasins diététiques.

J'avais trouvé, à Wazemmes, une supérette chinoise dans laquelle il y avait un seau avec des morceaux de soja trempant dans l'eau, et il y avait des gants à côté : on pouvait prendre un gant et se servir. C'était vraiment moins cher. Beaucoup de chinois venaient chercher là leur soja. La dame me disait qu'il fallait le manger le jour-même sinon il faudrait le tremper dans une eau qu'on devait sans cesse renouveler. J'aimerais bien en manger ici. Ma voisine de table est algérienne, et comme elle ne mange pas de porc, on lui donne parfois un steak de soja à la place. Ça a l'air appétissant.



Josiane

Moi je faisais des soupes ordinaires avec des pommes de terre, des poireaux et des carottes. Il m'arrivait aussi de faire de la soupe à la tomate. Je ne cuisinai pas des choses sophistiquées. Je faisais de la soupe une fois par semaine et elle durait pour deux jours. Je faisais revenir les oignons avant de faire la soupe. Je ne mettais jamais de crème fraîche, mais je rajoutais une noix de beurre. Parfois on rajoutait un morceau de lard, notamment quand il y avait du chou. J'aimais bien aussi la soupe aux navets.

Joëlle

Mon père voulait sa soupe tous les soirs, un grand bol. Elle devait lui être servie très tôt, d'ailleurs, avant le repas.

Arlette

Je faisais de la soupe aux légumes, aux asperges, au potiron... Je n'en cuisinai pas tous les jours. Quand j'en préparais, je faisais une grosse quantité dans mon fait-tout, et après je congelais des portions dans le congélateur. Grâce à ça, quand les gosses ou ma sœur venaient, il y avait toujours la possibilité de servir un bol de soupe. Je faisais des croûtons moi-même et je les y trempais. Ma soupe avait du goût car je commençais par faire roussir des oignons ou des échalotes. Je mettais toujours aussi un morceau de pain. Quand je mettais une branche de thym dans la soupe à la tomate, et que j'oubliais de l'enlever avant de la mixer, elle était pleine de grains ! Mon mari me le faisait gentiment remarquer.

Je comprends ceux qui sont végétariens. Je n'ai jamais trop aimé la viande. Quand ma mère me faisait un sandwich étant petite, elle mettait de la sauce pour faire passer le hachis de cheval qui se trouvait dans le pain. En vieillissant j'ai encore moins aimé la viande. Ici, même quand on a du mijoté, j'ai parfois du mal à couper et à avaler les morceaux de viande. Je n'aime que ce qui est très tendre.

Joëlle

Quand j'étais petite je ne voulais pas manger de la viande de cheval car c'était trop rouge et ça me dégoûtait. Du coup on la mettait dans deux tranches de pain pour la cacher. Une fois je n'ai pas su manger mon sandwich à midi. J'étais en classe et on voulait me le faire manger au goûter. J'ai dit à l'une de mes camarades : "je dois manger des tartines à la viande de cheval, mais je n'ai pas envie". Elle m'a répondu : "Il est où ton manteau ?" Et plus tard j'ai vu que les tartines avaient disparu ! Elle n'était peut-être pas aussi bien nourrie que moi et elle les avait mangées.

Arlette

C'est vrai, à l'école il y avait des petits malheureux. Ils allaient prendre ce qu'on avait dans nos poches. Ma mère faisait parfois du sirop de betterave pour le goûter : j'avais des tartines au sirop. Mais elles disparaissaient. Quand j'allais le dire à la maîtresse, elle me répondait : "Tu sais où elles sont parties, n'est-ce pas ?" Elle parlait des enfants pauvres de la classe. Elle me proposait des biscuits vitaminés à la place. Certains enfants n'avaient pas de goûter, mais bien souvent aussi des repas sans viande le midi (des repas composés uniquement de pommes de terre par exemple).

Josiane

Je n'ai pas été privée pendant la guerre. C'était mon père qui faisait les cartes de ravitaillement, alors on n'a manqué de rien. On avait de la viande, des œufs, du beurre, de la farine... On passait des cartes à ceux qui n'en avaient pas ou qui étaient dans la nécessité. On les mettait sous les portes. Je suis née en 1931, je me souviens bien de cette période. Une fois ma mère avait donné des cartes à un gamin pour qu'il les remette à sa maman. Un jour elle a rencontré cette femme avec son fils dans la rue, et le gamin a dit tout haut en désignant ma mère : "Regarde, c'est elle qui nous donne des cartes de ravitaillement !" Ma mère a eu peur car c'était illégal, bien sûr. Ensuite elle a cessé de donner des cartes car c'était trop risqué.

Arlette

Pendant la guerre il y avait une ferme à côté de chez nous et le fermier nous livrait régulièrement des petites plaques de beurre, et aussi du lait, notamment quand on revenait de la traite des vaches. Nous n'avons pas été privés non plus à ce niveau-là. On avait des amis américains qui logeaient dans des wagons sur la voie ferrée. Ils nous donnaient toujours un petit quelque chose : du chocolat, du pudding... Quand ils ont été sur le point de partir, ils nous ont distribué tout ce qui restait. Moi j'ai eu un coffret avec des brosses pour nettoyer les chaussures ! J'étais encore jeune. Ma mère m'avait installée sur l'un des véhicules, et je ne voulais plus partir, je poussais des cris dans la rue.

À côté du logement de mes parents, il y avait une grande maison dont le propriétaire était aussi le propriétaire de notre maison. Il avait des caves à vin au sous-sol. Il nous a proposé d'y venir dormir la nuit avec nos matelas pour se protéger des bombardements. Les voisins d'à côté sont venus aussi. Au final il y avait trois couples dans les caves la nuit. On avait mis des séparations, on avait bien organisé cela, et ça faisait comme une chambre pour chacun. Celui qui avait à manger partageait avec les autres, on était bien ensemble.



Photo d'un soldat américain
Au moment du Débarquement
1945

La propriétaire de mes parents venait tous les jours voir ma mère. Un jour, en entrant, elle s'est écriée : "Berthe, qu'est-ce que ça sent bon chez vous ! Qu'est-ce que vous cuisinez ?" Ma mère a répondu : "Du rata sans viande !" Maman n'avait eu rien d'autre à mettre qu'un os. Deux ou trois jours plus tard, la propriétaire est revenue, et elle a mis des sous sur la table. Ma mère lui a demandé : "Qu'est-ce que c'est que cela, Angèle ?" La propriétaire lui a dit : "Vous me faites la lessive, alors je voudrais que vous puissiez mettre de la viande dans votre rata".

On était plus main dans la main autrefois.

Quand je quittais ma maison, j'avais ma boîte à papillons remplie de petits beurres et de gâteaux que je distribuais à l'un et à l'autre. Il y avait vraiment de la pauvreté aux alentours. Je me souviens d'un homme à qui l'assistante sociale voulait retirer ses enfants. Il a pris ses enfants, les a encordés et s'est jeté dans le canal avec eux. Seul le plus grand de 17 ans avait réussi à se sauver. Quel drame ce fut !

Nous n'avons manqué de rien pendant la guerre, cependant ma mère a toujours gardé l'habitude de faire des réserves. Même après la guerre, quand elle allait au magasin, et qu'elle achetait du sucre, par exemple, elle ne savait pas prendre un kilo, elle en prenait toujours cinq d'un coup. Elle avait une armoire dans sa chambre remplie de réserves de nourriture au cas où il y aurait une pénurie.

Ma belle-mère et mon beau-père faisaient aussi des stocks. Mon beau-père en faisait tellement que certains étaient périmés. Un jour nous sommes venus contrôler les dates, et à la fin on a dû jeter vingt boîtes de conserve ! On allait les voir tous les jours, et on leur disait : "Ne vous inquiétez pas, on ne vous laissera pas sans manger".

Josiane

Ma mère faisait aussi beaucoup de provisions. Mais moi, non, jamais.

Joëlle

Moi je suis née en 1946. Ma mère, qui originaire de Frethun, allait à pied de Lille jusqu'à Frethun (en passant par Ronchin et Lesquin), pendant la guerre, pour aller chercher à manger chez sa cousine dont le mari était agriculteur, et qui ne manquait donc de rien. Et même après la guerre, quand j'étais petite, je me souviens qu'on allait encore chercher à manger à Frethun. La cousine de ma mère ne faisait pas payer cher ce qu'elle donnait.



Photo ancienne de Frethun

Autour de la figure de Joséphine Baker

Novembre 2022



Joëlle

J'ai lu qu'une fois, alors qu'elle se trouvait à Paris, avec des amis au restaurant, un américain est entré et il a dit, en la regardant : "Tu vois, dans notre pays, on n'accepterait pas qu'une noire mange à notre table". Elle a dit que ça lui avait gâché toute sa soirée.

Yvette

C'est une battante. Elle avait le respect de sa personne. Et quand elle a accepté de danser avec des plumes au début, alors qu'à la base elle était artiste clown, c'était uniquement pour rassurer les gens de l'époque, mais son combat, c'était que les Blancs acceptent les Noirs. Elle s'est reconnue des Noirs, mais moquée de l'image qu'on avait tonkinoise". Elle y dénonce le manque de respect vis à vis des femmes étrangères. Elle jouait la comédie avec intelligence. Elle était plus intelligente que nous.



Elle s'est battue toute sa vie, pour la aussi des femmes. Elle s'est donné d'elle dans sa chanson "la manque de respect vis à vis des comédie avec intelligence. Elle Elle s'est battue contre le monde entier alors que nous on baisse les bras si facilement ! Nous, on a eu la guerre, on a eu des souffrances. Pour autant on ne s'est pas battus après. Elle, avec l'enfance très dure qu'elle avait eue aux États-Unis, en pleine ségrégation, elle n'est pas restée assise sur sa chaise. Elle s'est battue. Elle était sincère dans son combat et c'est pourquoi elle a plu au monde entier. C'est pour ça qu'elle est au panthéon aujourd'hui.

Rolande

Elle avait adopté plein d'enfants, des blancs, des noirs, de toutes les couleurs. Certains étaient des malheureux. J'ai trouvé ça bien.

Yvette

Elle a voulu prouver au monde, avec sa « tribu arc en ciel », que tous les enfants, que tous les hommes pouvaient s'entendre, quelle que soit leur origine. Aujourd'hui c'est beaucoup plus courant de voir des Blancs qui se mettent avec des Noirs et vice versa.

Arlette

Au départ ils l'ont rabaissée plus bas que terre en la faisant danser nue avec des plumes, mais elle savait ce qu'elle voulait. Toutes les femmes ont leur pudeur et elle avait sans doute aussi la sienne. Elle a accepté de se donner en spectacle pour pouvoir ensuite accomplir ses rêves. Il lui fallait de l'argent pour acheter son château et adopter tous ces enfants. Mais beaucoup de personnes ont abusé de son argent.

Yvette

Elle n'avait sans doute pas pu aller à l'école aux États-Unis. Pour gérer son argent, c'était difficile, beaucoup ont abusé d'elle et elle n'avait peut-être pas les moyens de se défendre.

Arlette

Aujourd'hui, dire « une personne de couleur », ça passe mieux que de dire "un Noir". Il y a encore beaucoup de préjugés. Mon mari avait un copain noir à l'armée. Il était si beau, sur les photos, qu'on disait, avec ma belle-sœur : « Ça ne m'aurait pas dérangé de me marier avec ! »

Yvette

Nous, si on avait ramené une personne de couleur à la maison, on n'aurait pas été bien accueillis à l'époque. Aujourd'hui ça va mieux, mais je crois qu'il y a encore du racisme au fond de nous, que ce n'est pas terminé. Les Blancs continuent d'avoir des préjugés à l'égard des Noirs, et dans l'autre sens aussi, les Noirs à l'égard des Blancs. À notre époque, après la première et la seconde guerre mondiale, on entendait parfois : "Sale Bosch !" On ne l'entend plus beaucoup aujourd'hui, mais ça existe encore. Il reste un fond d'hostilité. Je ne sais pas si les humains arriveront un jour à surmonter leurs préjugés.

Joëlle

Il y a d'autres formes d'ostracisme entre Blancs : une fille d'ouvrier ne peut pas épouser un ingénieur ou quelqu'un ayant une bonne situation. Moi je suis fille d'ouvrier et j'ai ressenti très fort cet ostracisme.

Anne-Sophie

Joséphine Baker était noire et pauvre quand elle est arrivée en France, mais elle n'a jamais renvoyé l'image d'une personne ayant de la rancœur ou de la haine. Cela est impressionnant.

Joëlle

J'ai le souvenir d'avoir lu que les enfants de Joséphine Baker n'ont pas tous « bien fini » : l'un d'eux se droguait, et malgré les efforts d'une personnalité (dont j'ai oublié le nom) pour l'aider à sortir de ça, il en est mort. Sans doute avait-il été déraciné de sa vraie famille et s'était-il retrouvé, du jour au lendemain, en France. Je crois que c'est Édith Piaf qui l'avait aidé en lui trouvant une place de portier dans un hôtel.



Arlette

Les Indiens vivent avec la nature. Il y a eu des adoptions aux États-Unis qui n'ont pas été bonnes pour les enfants indiens qui se sont retrouvés privés de leurs coutumes et de leur environnement naturel. Ils ont été perdus. Ce n'était pas une bonne chose.

Rolande

La plupart des enfants de Joséphine Baker ont travaillé comme nous. L'un faisait ci, l'autre ça, comme nous. Je ne sais pas bien le dire. Ils se sont « intégrés ».

Joëlle

J'aime beaucoup la photo de Joséphine en tenue militaire. J'aime les uniformes !

Anne-Sophie

Elle s'est engagée dans la Résistance pendant la Seconde guerre mondiale. Elle a aussi lutté pour la reconnaissance des droits des personnes noires aux Etats Unis aux côtés de Martin Luther King.

Arlette

Un jour une de mes amies m'a appelée et m'a dit : "Francis m'a quittée". Deux maisons au dessus de la sienne, il y avait un homme algérien. Il aimait bien Jacqueline. Finalement elle s'est mariée avec lui. Il a toujours été aux petits soins pour elle. Ce fut un beau mariage. Ils sont restés longtemps ensemble. Les enfants de Jacqueline semblaient même préférer cet homme à leur père car il était beaucoup plus présent à eux. C'est lui qui a conduit la fille de Jacqueline à l'autel quand elle s'est mariée !



Souvenirs autour de la figure de la reine Elizabeth

(La grande Histoire, mais surtout la petite histoire : la nôtre)

Décembre 2022

Yvette

Dans l'histoire de France, on nous apprend quoi ? Que nous avons toujours été en guerre avec les anglais ! La reine s'est engagée dans l'armée pendant la seconde guerre mondiale.

On dit qu'elle a démoli ses enfants, que c'était un dictateur ! Elle a arrangé les mariages de ses enfants. Les gens riches, qui avaient des situations, arrangeaient les mariages de leurs enfants à l'époque. Mais les gens plus simples, comme nous, on pouvait se marier avec celui qui nous plaisait. Nous étions plus libres qu'eux !

1947 : Le mariage de la reine Elizabeth diffusé à la télévision

Yvette

J'avais 12 ans en 1947. J'allais à l'école. Durant la guerre nous avons été privés parce que ma mère s'est retrouvée toute seule avec ses enfants. On avait faim. Je m'en souviens. On avait des cartes de ravitaillement. Quand j'ai eu une quinzaine d'années, j'ai appris la musique au conservatoire et ça m'a permis de gagner de l'argent en jouant dans des bals, dans un orchestre féminin. Je ne me souviens pas d'avoir vu le mariage de la reine, nous n'avions pas la télé à l'époque.



Arllette

En 1947 j'avais neuf ans. On sortait juste de la guerre. Pendant la guerre mon père avait fait un abri. Un jour quelqu'un l'a prévenu que l'abri avait été repéré et nous n'y sommes pas allés. Et ce soir- là, en effet, il a été détruit. Après la guerre on a fait comme on a pu, on n'a pas trop mal vécu. Mes parents se sont toujours débrouillés. Je ne me souviens pas d'avoir manqué de quoi que ce soit.

1953 : Le couronnement de la Reine

Josiane

Au début des années cinquante, j'avais la vingtaine. J'étais mariée car je me suis mariée jeune, à dix-sept ans, et je travaillais déjà aussi, dans une fabrique de bas de soie. C'était une belle période. J'en garde un bon souvenir.

Arllette

J'avais dix-neuf ans en 1957. On travaillait beaucoup dans les champs, pendant les vacances, pour aider les parents. On ramassait les pommes de terre, les blés, on démariait les betteraves, puis les carottes... Quand j'avais une quinzaine d'années, on donnait à nos parents l'argent qu'on gagnait car mon père avait un petit salaire. Plus tard, jusqu'à l'âge de vingt ans, j'ai mis de l'argent de côté pour moi-même, pour préparer mon trousseau de mariage. Je me suis mariée à vingt ans. J'achetais au fur et à mesure tout ce dont j'aurais besoin : les poêlons, les casseroles, les fait-tout... On n'avait pas de vacances comme maintenant. Parfois on n'allait pas loin avec mon mari et les copains, on montait des tentes et on jouait aux cartes. C'était notre seul plaisir. Mais il fallait vite retourner au boulot. J'ai fait d'autres petits boulots à l'époque, été comme hiver, notamment le nettoyage des grandes vitrines dans les magasins le weekend : le vendredi soir je travaillais dans une boutique, et le samedi matin j'allais dans une autre où l'on vendait des vêtements. J'allais aussi chez un photographe. Si on avait le courage de faire des petits boulots, notre niveau de vie augmentait.

Yvette

À cette époque-là c'était plus facile de trouver des petits boulots. On n'avait pas besoin d'être déclarés. Mais de ce fait nous n'avions aucune assurance ni aucune protection sociale, et nous n'avions rien pour la retraite, quand on travaillait. Parfois les employeurs exagéraient et en demandaient trop. La Sécurité sociale n'est apparue qu'en 1945.

Arllette

Moi j'avais une couverture sociale, mais les salaires, c'était de la misère.

1957 : la reine effectue son premier voyage officiel en France

Arlette

C'était le moment de mon mariage. C'était après le retour de l'armée de mon mari. On avait prévu de se marier à ce moment-là. Par malchance ma belle-sœur s'est retrouvée enceinte au même moment, et ma belle-mère a voulu qu'on remette notre mariage à plus tard pour qu'on puisse célébrer d'abord son mariage. Elle avait peur de ne pas réussir à faire deux mariages en suivant. Mais nous avons tenu bon et nous nous sommes mariés à la date prévue. Moi aussi j'aurais pu me retrouver enceinte sans être mariée !

Yvette

J'avais 26 ans, et déjà un petit garçon, qui était né en 1953. J'avais déjà beaucoup bougé avec l'orchestre. J'avais beaucoup vécu. Nous étions plus vite adultes que maintenant, on prenait des responsabilités plus vite.

Joëlle

J'avais 11 ans en 1957. C'est l'année où mes parents ont acheté leur maison. Ça c'est un bon souvenir. Nous avons un grand jardin.

1964 : naissance du quatrième enfant de la reine, le prince Edward

Joëlle

En 1964 c'est l'année où j'ai passé le bac. Mes parents ne voulaient pas que j'aille en fac tout de suite et ma mère a trouvé un travail de vendeuse pour moi. Là où j'ai été embauchée, il y avait des hommes aussi qui vendaient. Pour le même travail, le salaire des femmes était la moitié de celui des hommes. C'était comme ça partout à l'époque, dans la plupart des corps de métier, car le travail d'une femme était considéré comme un appoint du fait qu'on habitait soit chez ses parents, soit chez son mari. C'était très mal payé pour les femmes. Mes parents ne voulaient pas m'envoyer à l'université car ils pensaient que je cesserais de travailler après mon mariage. Mais finalement j'y suis allée quand même. J'ai obtenu une bourse d'études car mes parents n'étaient pas riches. J'ai fait des sciences naturelles («SVT » à l'époque).

Josiane

Moi aussi j'avais déjà plusieurs enfants à l'époque. Mon premier est né en 1951.

Yvette

Nous vivions en famille, groupés avec les frères et sœurs, allant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Mon fils commençait à aller à l'école, il avait des petits copains. J'ai rempli mon rôle de mère.

Joëlle

Avant 1960 mon frère avait un poste à galène et il me faisait écouter du jazz. Mais ensuite le rock'n'roll est arrivé avec les Beatles et les Rolling Stones.



Josiane

C'était une danse très rapide !

Yvette

Il faut vraiment marquer le rythme quand on danse le rock ! À cette époque on dansait dans les rues. Un camion musical, payé par la mairie, s'arrêtait à chaque café, et on passait une valse ou une rumba. Ça incitait les gens à boire un verre ! Souvent, le samedi, on suivait le camion et puis on dansait. En fait, après la guerre, les gens avaient envie de s'amuser. Il y avait de l'insouciance.

Arlette

Mon beau-frère et ma belle-sœur savaient très bien danser le rock ! C'était acrobatique : il la faisait passer entre ses jambes et la soulevait aussi. En 1960 j'ai eu mon fils, j'étais jeune maman, c'était la joie.

Joëlle

Pourtant il y a quand même eu une guerre à cette époque, la guerre d'Algérie. En 1962 il y avait les élèves qui revenaient d'Afrique du Nord et qui étaient en retard scolairement car ils avaient dû rester à la maison, là-bas, au lieu d'aller en classe, à cause du conflit et de l'insécurité. Ils avaient parfois deux ans de retard. Ils étaient parfois mal vus des professeurs en France, pour des raisons politiques. Je me souviens d'un professeur qui houspillait sans arrêt une élève pied noir comme si elle était responsable de ce qui s'était passé en Algérie !

1972 : Deuxième visite d'Etat de la reine Elizabeth en France

Joëlle

En 1970 j'ai passé ma licence et j'ai commencé comme auxiliaire d'enseignement : j'avais le statut d'AE, Adjoint d'Enseignement. J'allais encore en fac pour préparer le CAPES. Les étudiants étaient joyeux. Il y avait une bonne ambiance.

Yvette

Il y avait la vie de famille, les communions, on faisait souvent la fête. Il y avait aussi les ducasses et les bals. Nous étions beaucoup dans les rues.

Arlette

Dans les magasins il n'y avait plus que des pantalons avec des pattes d'éléphant ! Le mari de ma belle-sœur n'aimait pas du tout. Quand elle lui achetait un pantalon, de retour à la maison, il lui demandait toujours de lui couper les pattes et de lui faire un pantalon droit.

Josiane

Certains parlaient de la crise économique mais nous nous ne faisons pas attention à tout cela. Nous étions jeunes. Quand il y avait un problème on se disait simplement : « Ça ira mieux demain ».

2004 : Quatrième visite de la Reine en France

Arlette

Je me souviens que c'était l'époque du passage à l'euro, où l'on s'est fait parfois bien rouler. Tous les prix ont augmenté à ce moment-là, je me souviens même des articles en question. Une fois on est allés au marché avec mon mari, et je prenais toujours des œufs à la même vendeuse. Au lieu de multiplier les prix par sept, on s'est rendu compte qu'elle les avait multipliés au moins par dix ! Aujourd'hui les prix augmentent à nouveau !

Joëlle

J'avais ma calculatrice et je la faisais souvent aller au début du passage à l'euro. Je continue à réfléchir en francs.

Yvette

Quand on a pris des habitudes pendant toute une vie, c'est difficile de s'en défaire à la fin.

NOËL !



Jacqueline

Noël, ça n'a pas besoin d'être luxueux. On peut le fêter simplement. On refait souvent les mêmes choses, mais c'est bien. Ma maman faisait une crèche. Elle prenait des petits animaux. Il n'y en avait pas trop car c'était une petite crèche. Elle faisait ça pour nous. Elle décorait la maison. Dehors, nous faisons des bonhommes de neige. On n'a pas besoin de faire des gros cadeaux à Noël. Mais ce qui compte, c'est qu'ils soient enveloppés ! On mettait nos souliers à la cheminée. On buvait du chocolat chaud.



Yvette

Nous on ne fêtait pas Noël, on n'avait pas les moyens. C'était la guerre. Il n'y avait ni crèche ni arbre de Noël. On passait Noël comme un jour de semaine. Mais à l'école on avait une orange. Et aux ateliers de mon beau-père, il y avait une fête, le Noël du personnel, où l'on donnait toujours la même chose aux filles, chaque année : une boîte à couture. Et moi qui n'aime pas coudre ! Mon beau-père ramenait parfois du pain d'épices de l'usine. Plus tard, quand j'ai eu un garçon, nous avons fêté davantage Noël en famille. On se réunissait entre beaux-frères et belles-sœurs. Nous mangions la bûche ensemble. J'aimais bien. Mais vraiment je n'ai pas eu l'habitude de le fêter, ni mon mari non plus. On ne mettait pas de sapin, ni de crèche, ni de petit Jésus à la maison. Mon mari n'aimait pas tout ça. Mais maintenant que je suis ici, à l'EHPAD, je le fais. Quand nous étions enfants, je me souviens de la ritournelle qu'on chantait à la St Nicolas : « Saint Nicolas notre grand Patron, apporte-nous quelque chose de bon ! »

Je suis d'accord avec Boris Vian quand il écrit : « Quand on n'est pas riche, on n'a besoin de rien ». C'est vrai, on regarde les belles choses dans les vitrines, mais on sait que ce n'est pas pour nous, et on n'imagine même pas les acheter. Et puis on s'en va. Cependant, grâce à la musique, j'ai fait danser les gens à Noël, avec l'orchestre féminin, et ça c'est un bon souvenir. Je me souviens aussi qu'on chantait ceci au patronage : « Ô Belle nuit, Ô douce nuit, c'est Noël, aujourd'hui... » Au patronage on nous parlait de Noël. J'aimais bien y aller car ça me changeait de la maison. On jouait, on s'amusait, on faisait du théâtre, on chantait... On allait à l'église le soir de Noël, pas la messe de minuit car c'était trop tard, mais à la célébration en début de soirée. Il y avait une crèche vivante. Je trouvais ça beau. Ça faisait rêver. Les belles choses installées au patronage ou dans l'église m'émerveillaient. Il fallait chercher la beauté là où elle se trouvait. Ma force, c'était que j'étais curieuse et que j'aimais découvrir. Chez nous on n'avait pas les moyens, et ça rend parfois malheureux d'être pauvre. Mais ça m'a appris la valeur des choses et je sais me réjouir de choses simples.

Arlette

C'est Maman qui s'occupait des petits cadeaux. Et nous, les enfants, mon frère et moi-même, nous faisons une crèche avec une boîte en carton. On prenait du papier cadeau pour recouvrir la boîte, et on le travaillait pour que ça prenne l'allure d'une grotte, et on fabriquait des petits arbres et de la verdure autour. Avec nos économies, on achetait des petits sujets, des moutons, etc. On ne mettait pas toujours un sapin, mais on trouvait des branchages pour décorer la maison et on les garnissait nous-mêmes. Par exemple, avec les papiers brillants qui enveloppaient les chocolats, on faisait des étoiles. On ramassait des cailloux légers et des écorces de châtaigne pour faire des boules. On n'achetait rien car c'était hors de prix, on faisait tout soi-même avec de la récupération. À l'école on recevait une orange et une coquille. Et maman faisait un gâteau en forme de bûche. Ce n'était pas décoré comme maintenant, mais il y avait du café et du moka. Il n'y a pas besoin de voir grand pour fêter Noël. Une petite fête suffit. Plus tard, quand enfants venaient chez apéritif : j'avais préparé cuisine et chacun allait se débrouiller. Moi je ne de leur présence.



À Noël, quand on était

petits, on n'allait pas à la patinoire mais on patinait dans le ruisseau gelé, notamment entre le trottoir et la route. On faisait des glissades l'un derrière l'autre ! On mettait parfois une couronne de bienvenue sur la porte d'entrée mais il y avait des voleurs !

À la cheminée, on mettait souvent une carotte et un navet pour nourrir les rennes du père Noël. Ma mère cachait les cadeaux, mais mon frère les voyait toujours avant. Une fois il avait vu qu'on allait avoir du matériel pour l'école. Souvent on avait un plumier ou des crayons de couleurs. On recevait souvent des cadeaux utiles.

Le soir de Noël, on allait à la messe de minuit. J'aimais beaucoup. On nous présentait l'enfant Jésus suivi d'un défilé : il y avait des petits moutons que les enfants tenaient par une corde. C'étaient de vrais animaux. Il y avait parfois aussi un vrai bœuf. Ici aussi à l'EHPAD, je mets un petit sapin et une crèche dans ma chambre. Cette année je ne l'ai pas encore installée, mais ça ne saurait tarder.



Quand on était jeunes il n'y avait pas beaucoup de marchés de Noël. Ça s'est développé plus tard. J'aimais bien y aller. Tout autour de l'église, à la Bassée, ils installaient des petits chalets de Noël et ils ouvraient la grande salle des fêtes où il y avait plein d'étals. Mon mari, qui travaillait dans une imprimerie, savait très bien emballer les cadeaux, mais moi non, et parfois il rouspétait. Pour moi c'était une corvée d'emballer les cadeaux ! Quand il n'était pas content, je lui disais : « Tu n'as qu'à me donner un coup de main ou le faire toi-même ! »

Pendant la guerre, à Noël, les soldats recevaient des colis avec des bonnes choses que les femmes avaient préparées pour eux. Je suis sûre qu'ils partageaient tout entre eux.

Rolande

Chez nous on mettait le sapin. On le faisait comme ici, à l'EHPAD, avec des guirlandes et des boules. Nous étions enfants et nous nous disions, en le regardant : « C'est bientôt Noël, qu'est ce que vais avoir ? Qu'est-ce que le Père Noël va m'apporter ? » On me disait qu'il fallait être bien sage et j'acceptais d'aller me coucher tôt en espérant avoir des cadeaux même si on n'avait pas beaucoup d'argent. Maman faisait la cuisine. Parfois elle préparait un gigot pour toute la famille, plus des entrées et un petit coup de champagne. Pour nous, un Noël sans un bon repas avec toute la famille, ça n'aurait pas été un vrai Noël. À l'école, la mairie passait pour distribuer une coquille et une orange. Et Maman faisait fondre une plaque de chocolat dans du lait chaud pour déguster la brioche. Mes parents étaient commerçants et je me souviens qu'ils faisaient une belle vitrine à Noël, bien décorée. Il fallait que ce soit beau, que les visiteurs aient de l'enchantement en venant. Je n'ai été qu'une seule fois à la patinoire avec mon papa : c'est son copain qui nous avait emmenés. Mais je me souviens qu'on faisait souvent des bonhommes de neige, avec n'importe quoi, une carotte, une branche, ce qu'on trouvait dans le jardin.

Nos Vœux Pour Noël

Jacqueline

J'aimerais que tous les enfants aient des jeux !

Rolande

Moi j'aimerais la paix entre les parents et les enfants, entre tous.



« C'est la valse de Noël

Des gens de la terre
Qui partagent en frères
Le pain et le sel
Il y a dans le monde des millions
d' braves gens
Qu'ils fassent une ronde
Entrons tous
dedans »

Boris Vian

Yvette

J'aimerais qu'il y ait la paix sur toute la terre. Et aussi beaucoup d'amour !

Arlette

Qu'il y ait la paix entre riches et pauvres !
Que les gens se donnent des sourires car ça change tout.

Joyeux Noël !

Notre recette de grand-mère pour 2023

Janvier 2023



Voici les conseils d'Yvette, de Josiane, de Jacqueline et d'Arlette pour passer une Bonne Année

- Il est bon de chanter et de rire,
- De bien manger (et si possible sainement)
- De boire ensemble une coupe de champagne ou une bonne tasse de café
- De parler ensemble
- De savoir bien vivre en société
- De donner de l'amitié, et des sourires
- De faire du bien aux autres
- De se faire du bien à soi-même
- De se faire joli(e), d'aller chez le coiffeur
- De garder le sens de l'humour, de dire des blagues
- De faire la fête dès qu'une occasion se présente
- De faire de la cuisine, de la pâtisserie
- D'écouter de la musique
- D'écouter le chant des oiseaux dès le matin
- De faire attention aux saisons dans la nature, et aux animaux
- De se promener
- De nourrir sa foi si l'on est croyant
- De se réjouir du soleil quand il y en a
- De savoir rester patient



« C'est une tasse de café qui nous rend la gaieté ! »



Les animaux qui ont compté dans nos vies

Mars 2023

Yvette

En parlant du coucou...Quand j'étais chez moi, je l'entendais, il était dans l'usine en face de la maison. À deux trois heures du matin il se mettait en route : "Coucou ! Coucou !.." Il me réveillait toutes les nuits ! Il parlait à ses congénères, et la discussion courait jusqu'au matin.



Jacqueline

Il y avait deux oiseaux à la maison, des mandarins. C'est petit et tout coloré avec un bec orange. Ils sont très sensibles, les nôtres étaient toujours en train d'humer l'air. Quand les enfants étaient jeunes un avait un chien, un ratier puis un beauceron. Le ratier s'attaquait à tous les autres chiens. C'était un tempérament jaloux.

Stéphane

Notre beauceron, c'était un animal fantastique. Une fois j'ai laissé mon chien tout seul chez ma grand-mère. Au départ elle n'était pas chaude vu la grandeur de l'animal, mais il s'est tout de suite couché à ses pieds. En fait il la gardait ! Quand mon parrain a sonné à la porte, il n'a pas pu rentrer car le chien avait pris ma grand-mère sous sa protection.

Une fois le beauceron s'est jeté d'une hauteur de 14 mètres quand il était dans l'appartement de ma mère (par la fenêtre). Il s'est blessé en tombant sur le capot d'une voiture. On a dû l'opérer, mais ça ne l'a pas empêché de vivre jusqu'à quinze ans. La personne qui avait mis sa voiture sous la fenêtre s'était garée une heure avant l'accident. C'est ça qui a sauvé notre chien, il valait mieux tomber sur la voiture que sur le béton. Ensuite nous l'avons souvent amené à Berck car l'air de la mer, c'est bon pour les os des chiens.

Yvette

Moi aussi j'ai eu un chien, "Toutounet", qui faisait le loup. C'était un chien perdu. Il nous a fait des choses que je ne n'avais jamais vues ni entendues auparavant. Il n'était pas comme les autres chiens de ferme qui ne sont pas très tendres. Lui avait un genre à nous ensorceler. Il faisait le loup sur demande, et on lui disait : "c'est un bon chien !". C'était un petit ratier. Quand quelqu'un venait à la maison qui ne lui revenait pas, il allait mordre ses mollets !

J'ai eu aussi un berger belge. Il était jaune. On l'appelait Uly. Quand ma petite - fille venait, Uly était son grand amour. Quand elle a commencé à marcher, il s'amenait et elle mettait son petit doigt dans le rond de son collier, puis ils partaient ensemble faire un grand tour. Il était très prudent pour ne pas la culbuter. On peut dire que c'est avec le chien qu'elle a appris à marcher. Même quand elle a grandi et passé dix ans, il fallait toujours qu'elle fasse le tour avec le chien ! Uly veillait sur elle, il avait l'instinct de protection. Une fois mon fils a crié sur sa fille parce qu'elle n'était pas sage, et le chien s'est mis à gronder contre lui.

Arlette

J'avais un colley. En fait, au début de notre mariage, mon mari ne voulait pas de bête. Mais un jour, en arrivant à l'entrée d'un camping où nous devions loger, nous avons vu les chiots de la femelle colley qui appartenait à la responsable du camping. Je me suis écriée : "Mon Dieu comme ils sont beaux !..". La maîtresse des lieux ne les vendait pas cher car elle disait que sa priorité n'était pas de faire l'argent mais l'assurance que les petits soient bien soignés dans une famille où ils soient heureux. Mais mon mari a dit non. Nous sommes partis déjeuner, mais j'étais maussade pendant le repas, je boudais. Quand nous avons eu fini de manger, mon mari m'a dit : "Allez, on retourne au bar". Ce n'était pas dans ses habitudes. En fait, il avait changé d'avis, il ne voulait plus me voir faire la tête ! Nous avons pris un chiot, nous voulions un mâle et il en restait un. La dame m'avait dit de bien faire attention en voiture car les colleys ont facilement le mal de la route. J'avais préparé un plastique et c'est vrai qu'il a rendu dans la voiture au moment du retour. Avant de rentrer chez nous nous avons fait une halte chez mon fils (qui était déjà marié). Quand mon garçon a ouvert la porte, le petit chien est entré avec nous et mon fils a eu une exclamation de surprise : "Maman, tu as réussi à avoir un chien ?"

Le chien a grandi. À chaque fois qu'on partait au camping, je me munissais de sacs en plastique pour la route. Mais un jour quelqu'un m'a donné un remède pour aider le chien à surmonter le mal de la route : du persil ! J'en mettais dans une petite pochette que je liais à son collier, et le chien n'a plus jamais été malade ! Mon chien s'appelait « Champion ». En fait, heureusement qu'on est passé devant un grand magasin "Champion", car si ça avait été Cedico, il aurait pu s'appeler "Cedico"!

Arlette

J'ai connu une dame qui avait un lapin apprivoisé : il se mettait dans le fauteuil en face de la télévision et il ne bougeait plus ! Même quand elle allait faire ses commissions, le lapin restait là.

Yvette

Je n'ai pas eu de lapin apprivoisé. Mon seul souvenir avec les lapins, c'était qu'on les mangeait ! Nous étions une famille nombreuse et c'était difficile de s'alimenter pendant la guerre, alors nous avons des cages avec des lapins qu'on nourrissait en vue de les tuer. Je me souviens qu'on allait chercher du "manger de lapin", de l'herbe et des pissenlits - ils adorent ça - dans les champs, et nous étions poursuivis par les fermiers. Une fois on a même été poursuivis par un taureau. J'avais un vêtement rouge qui a dû l'attirer. Mon frère m'a tirée in-extremis au-delà de la clôture, j'ai failli être piétinée ! Le pire c'est qu'il y avait une pancarte "Attention au taureau".

Arlette

Nous avons eu une chatte qui avait l'habitude de s'asseoir sur une chaise en bout de table. Elle n'était pas loin de mon bahut sur lequel il y avait un aquarium. Un jour elle a sauté dans l'aquarium, quel bordel ! Il y avait de l'eau partout, tout était retourné, le sable et les plantes. Et je devais aller travailler ! De colère je l'ai jetée dans la cour. Mais avant de partir, je l'ai quand même séchée. Elle n'avait même pas réussi à attraper un seul poisson !



Illustration de la
fable de la
Fontaine :

Le loup et le chien

Yvette

Les animaux sont faits comme ça : le chien, on lui donne à manger et il garde la maison tandis que le loup vagabonde. Il y a un choix à faire. Nous autres, les humains, le plus souvent, on est "chien" : on va travailler pour manger, on n'est pas libres, mais on est en sécurité. Heureusement j'ai fait un travail que j'aimais : la musique ! J'étais heureuse d'aller au conservatoire, et j'ai pu gagner ma vie en faisant des bals. Dans une vie, il y a toujours des hauts et des bas.

Arlette

Moi quand je travaillais, c'était pour l'argent. Avant on n'avait pas le choix, à 14 ans on devait aller prendre un poste, et on n'avait pas beaucoup le choix : c'était la confection ou le textile, parfois la confiserie.

Stéphane

Ma grand-mère était dans la confiserie, elle a commencé à travailler à 13 ans. Cela se transmettait de famille en famille. C'était plus facile de trouver une place quand un des parents avait déjà un pied dans le milieu.

Jacqueline

C'est vrai, j'ai fait comme ma mère et j'ai commencé à travailler jeune dans la confiserie.

Yvette

Les jeunes aujourd'hui font des études et vont à l'école jusque tard, et ils veulent choisir leur métier, mais nous, à 14 ans, on n'avait pas le choix.



Illustration de la fable *Le loup et l'agneau*
"La raison du plus fort est toujours la meilleure"

Yvette

Je ne suis pas d'accord avec ça, il n'en est pas question ! Le petit agneau n'aurait peut-être pas eu la force de courir plus vite que le loup, mais il aurait quand même dû essayer de se sauver. Il faut se battre, la vie c'est un combat.

Les objets du quotidien... Hier et aujourd'hui

Avril 2023

MACHINE A ECRIRE

Anne-Marie

Je me souviens que j'avais une machine à écrire Remington. Elle doit être conservée par mes enfants. Je n'ai jamais été une très bonne dactylographe car je n'ai pas eu beaucoup d'heures d'école. J'avais huit frères et sœurs. Je m'entraînais un peu. Mais je n'en ai jamais fait un métier.

Joëlle

J'ai appris à faire mes cours sur la sténodactylo. Je prenais des cours le midi quand je n'enseignais pas aux j'avais une mauvaise écriture et il valait préparations. Ça permettait aussi de photocopies aux élèves pour qu'ils aient l'enseignement car ils ne prenaient pas notes.



machine
mercredi après-
enfants. En effet
mieux taper mes
donner des
une trace de
toujours bien les

Josiane

J'étais secrétaire de métier, je savais très bien taper à la machine. Cependant je ne tapais pas à l'aveugle comme certaines, je regardais le clavier.

TIMBRES

Joëlle

J'ai fait une collection de timbres. Quand je voyageais, je récupérais les timbres des colis que j'envoyais en France. Une fois le facteur avait découpé les timbres du colis que j'avais envoyé à mon père et il a été obligé de les rendre. Car les timbres tamponnés ont plus de valeur que les timbres achetés en paquet. Dans les collections de timbres, seuls les timbres oblitérés ont de la valeur. Il y a toujours eu des voleurs de timbres de collection. C'était recherché. Par exemple les timbres triangulaires de Madagascar, très rares.

Anne-Marie

Mon mari était fêru des timbres de collection. Comme je travaillais à la poste, je lui ramenaient des beaux timbres. On le mettait dans un vieux livre de géographie. Une fois ce livre a pris l'eau et on a dû sécher les timbres !



Photo d'un ancien
télégramme bleu

Yvette

Ma mère portait les télégrammes. On pouvait l'appeler à n'importe quelle heure. Moi aussi j'en ai porté aussi. C'était toujours urgent, souvent pour l'annonce d'une arrivée ou d'un décès. C'était un boulot qui ne payait pas beaucoup. On pouvait nous appeler tout le temps, mais on ne gagnait pas lourd. Ils avaient du mal à recruter des gens pour porter les télégrammes. Ces derniers étaient bleus. L'image dessus variait selon qu'il s'agissait d'un mariage ou d'un baptême.

LE REVEIL-MATIN

Joëlle

C'était un objet très important dans mon quotidien. Je devais parfois aller loin pour enseigner, et comme je ne conduisais pas, il me fallait partir très tôt, parfois à 6h. Il fallait donc mettre mon réveil à 05h !

Josiane

Moi je n'ai jamais mis de réveil. C'est Maman qui me réveillait. Plus tard non plus.

Yvette

Oui, à l'époque on se réveillait les autres dans la maison. C'était toujours le premier réveillé qui réveillait les autres. On avait l'habitude de se réveiller de bonne heure autrefois. Ça n'est jamais arrivé que personne ne se réveille ! Les enfants dormaient à deux dans un grand lit, et quand l'un bougeait le matin, l'autre était forcément réveillé. Et puis les enfants font du bruit, ils ne se font pas de cadeau !

Anne-Marie

Je devais me réveiller très tôt pour aller travailler à la poste, mais je n'ai jamais eu besoin de faire sonner un réveil. Tout le monde allait travailler, et on se réveillait l'un l'autre.

LE TOURNE-DISQUES

Joëlle.

J'en avais un. Maman m'a acheté un électrophone quand j'avais quatorze ans. Je me souviens que, en classe de terminale, un professeur de français avait demandé à la classe si quelqu'un pouvait amener un tourne-disque portatif afin de passer une musique, et personne n'a levé la main, alors j'ai dit : "Je peux le faire". Les tourne-disques portatifs, c'était vraiment nouveau à cette époque. On allait à Uniprix une fois par semaine avec ma mère et je choisissais un disque. Je prenais parfois un disque au hasard car je ne m'y connaissais pas. Mon frère avait reçu un poste à galène et il me faisait écouter du jazz. Ma maman m'avait acheté un tourne-disque pour que j'arrive à me distraire et à me détendre. Et c'est vrai que ça m'a fait du bien.

LA MACHINE A COUDRE

Joëlle

Je me souviens des anciennes machines à coudre intégrées à des tables de bois, qui marchaient avec le pied. Elles étaient très lourdes. Plus tard on a fait des machines portatives qu'on pouvait poser sur une table puis remettre par terre pour la ranger.

Anne-Marie

Je me souviens des machines qu'on faisait tourner à la main.

Josiane

Ma mère était couturière mais je n'ai jamais touché à la machine ! À chaque fois je détournais le fil, sans le faire exprès, mais ça impatientait ma mère, j'attrapais une claque et elle ne voulait plus que j'y touche. Ma maman faisait mes vêtements elle-même. Pour faire les ourlets droits, je devais monter sur une chaise et je devais tourner doucement. Au début, je tournais doucement, mais après ça m'énervait et j'allais trop vite ! Maman ne me demandait jamais mes goûts pour confectionner les vêtements. Elle faisait toujours à son idée. Mais au final, ça me plaisait toujours.

Anne-Marie

Ma maman venait de Pologne. Elle faisait aussi nos vêtements à la façon de là-bas, avec de la laine et une quenouille. Ensuite on assemblait les pièces de laine. Mais elle cousait aussi en allant acheter des tissus pas chers. Et je m'y suis mise aussi. Je me souviens d'avoir rhabillé mes deux petites sœurs pour aller danser à l'école : je leur avais cousu des robes. J'avais fait quelque chose à la mode.

Joëlle

Ma mère faisait mes vêtements, j'en avais beaucoup. Elle regardait toutes les nouveautés, elle était au courant, moi pas. À 14 ans j'ai eu mon premier jean avec un tee-shirt, ça venait d'Amérique, c'était la première année qu'on en vendait. Je ne pouvais mettre mon jean qu'au cours de sport car on n'avait pas le droit de se mettre en pantalon pour aller en classe après la sixième/cinquième. Quand on était jeune-fille on n'avait plus le droit de se mettre en pantalon.

Anne-Marie

La mode des trous dans les jeans va-t-elle durer ? Ça fait déjà plusieurs années que ça continue.

Yvette

Je me souviens d'un jeune-homme qui avait un trou dans son jean au niveau du genou : tout son genou était à l'air ! C'est une coquetterie qui est difficile à comprendre.

L'APPAREIL PHOTO

Joëlle

Mon père avait un appareil photo dans une gaine de cuir. C'était un ancien appareil avec des plaques carrées qu'on glissait derrière. Et mon frère est parti faire son service militaire avec un genre de stylo, large au milieu, qui prenait des photos. Mon père prenait des photos de nous, et il allait les faire développer chez un photographe professionnel (possédant une chambre noire). Moi j'ai fait tous mes voyages avec un appareil Olympus.



Appareil Photo à
soufflet et à
plaques
1906

Josiane

Mes parents prenaient beaucoup de photos, avec un appareil qui n'était pas rectangulaire mais carré, noir.

Anne-Marie

Je me souviens aussi des polaroids où la photo sortait instantanément. Mais souvent les couleurs ne restaient pas, et les photos changeaient de tons.

L'ENCRIER ET LE PORTE- PLUME

Yvette

On devait apprendre à faire nos pleins et nos déliés à la plume. On avait une bonne note quand on écrivait bien.



Anne-Marie

Le crayon Bic est arrivé plus tard. Mais les jeunes aujourd'hui ne s'entraînent plus à l'écriture avec un stylo car ils sont toujours en train de taper sur la tablette. Mais on ne peut rien dire. Cependant on fabrique encore des beaux stylos pour les messieurs, les messieurs riches ont toujours eu de beaux stylos.

LE CALENDRIER

Josiane

Autrefois on mettait souvent des calendriers au mur et on y écrivait nos rendez-vous. Ça se fait encore, mais moins à cause des téléphones portables.

LES BOUTEILLES EN VERRE

Anne-Marie

C'était le temps des consignes. On ramenait les bouteilles d'eau et les bouteilles de bière ou de limonade.

Yvette

Oui, quand le brasseur passait à la maison, nous lui rendions les bouteilles vides et il nous donnait des bouteilles pleines. C'était plus écologique que les bouteilles en plastique. Le plastique c'est un poison pour la planète. Et c'est cancérigène.

Le travail à la mine...

Mai 2023



Arlette

Les mamans mettaient des tartines supplémentaires aux mineurs qui allaient au fond de la mine. Et quand le père rentrait, les enfants réclamaient le pain qui restait qu'on appelait le "pain d'alouette".

Yvette

J'avais un oncle qui travaillait à l'usine, et il disait : "Tenez, voilà du pain d'alouette !" Et nous autres, enfants, on se battait pour l'avoir !

Arlette

Les mineurs respiraient toujours la poussière de charbon qu'ils faisaient tomber avec leurs marteaux. Ils étaient aussi noirs à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Yvette

Avec la silicose, ils mouraient en souffrant : ils s'étouffaient.

Rolande

Quand ils remontaient de la fosse, certains pouvaient prendre une douche sur place. Ils avaient une salle pour s'habiller et se déshabiller. Mais sinon ils rentraient chez eux où les attendait un grand bac d'eau chaude dans la cuisine pour la toilette.

Arlette

Il y avait des cités minières qui étaient très bien entretenues, très coquettes. Les femmes faisaient ce qu'elles voulaient dans leur maison, elles ne travaillaient pas et s'occupaient beaucoup de leur intérieur. Chaque semaine les femmes faisaient leur ruisseau comme on disait alors : au même moment dans la semaine elles nettoyaient avec un balai les détritrus qui se trouvaient dans le caniveau en face de leur maison. Celle qui ne faisait pas son ruisseau était mal vue, voire pénalisée car c'était une obligation. Moi je ne vivais pas dans une cité minière, mais je faisais aussi toujours mon ruisseau devant chez moi. Ça me dégoûtait de voir un ruisseau sale dans le voisinage.

Josiane

Moi aussi je faisais mon ruisseau.



À Berck il y avait le château d'Anapoule où les enfants de mineurs pouvaient passer leurs vacances. Il y avait aussi les écoles, les centres d'art ménager, les centres médicaux, et les coopératives de mineurs où l'on payait la nourriture à moindre prix. Tout cela était pris en charge par les compagnies minières. Mon oncle et mon grand père étaient mineurs.

Josiane

Une fois qu'on avait goûté à tous ces services et à ce confort, on ne sortait plus de la cité ! Pour le meilleur ou pour le pire. Aller à la mine c'était quand même un métier très pénible.

Joëlle

Mon père travaillait en filature, plus exactement en passementerie, et c'était très dur aussi. Il a eu une dérogation pour commencer à 13 ans car il était "soutien de famille" : son père était mort. Ils recevaient quand même des biens de la part de leur patron : par exemple, quand je suis née, ma mère a demandé un lit pour moi et elle l'a obtenu. On pouvait aussi demander une poussette ou un landau. Il y avait des fêtes où l'on réunissait les enfants qui pouvaient s'amuser ensemble et manger des friandises. On recevait souvent un cadeau. Pour le logement, il y avait de l'aide : quand une personne était embauchée à la filature, on lui trouvait une maison d'ouvrier. C'étaient des logements très simples. J'ai vu la maison où mon père était né car il y avait une vieille cousine qui y vivait encore : il y avait un seul point d'eau, ce n'était pas un lavabo. On pouvait juste mettre une cuvette en dessous. Les toilettes étaient à l'extérieur. Il n'y avait pas beaucoup de confort, mais c'était quand même une maison avec des pièces en enfilade, une cour, et une trappe qui ouvrait sur le dehors où l'on versait le charbon.

Joëlle

Quand j'étais jeune il n'était pas rare de voir des familles entières, des familles d'ouvriers, louer deux chambres : une avec l'eau et l'autre sans eau. Il n'y avait pas d'électricité. On utilisait une lampe à pétrole dans la pièce de vie. Dans la chambre il y avait plusieurs lits (et parfois plusieurs enfants dormaient dans le même lit), et on s'éclairait à la bougie. Il n'y avait pas le gaz, ni les bombonnes à monter qui étaient très lourdes à l'époque. Le point d'eau se trouvait parfois à mi-étage : il fallait descendre puis remonter plusieurs marches d'escaliers avec l'eau pour la rapporter dans le logement. C'étaient souvent deux chambres qui donnaient sur le devant, louées par une personne seule ou âgée qui vivait dans une pièce donnant sur l'arrière. Souvent il y avait un seau hygiénique dans la chambre, que le père allait vider et nettoyer tous les matins. Pour se laver, il y avait une grande cuve ronde dans la pièce principale, que le père mettait en hauteur sur un réchaud. Ensuite il la versait dans la cuve allongée où l'on prenait le bain : on n'avait pas la place pour se coucher, mais on pouvait s'asseoir.

Arlette

Mon père et mon oncle étaient mineurs. Chez mes parents il y avait trois maisons qui étaient reliées au même point d'eau qui se trouvait dans la rue, devant les logements. Tout le monde allait chercher l'eau dehors pour son approvisionnement quotidien. Le jour où c'était la lessive, le robinet ne coulait presque plus ! Parfois il fallait se battre pour avoir de l'eau.

À la fosse 13 il y avait des corons juste à côté. Les mineurs n'avaient qu'à sortir et ils étaient au boulot !

Dans la maison que j'ai habitée pendant 17 ans avec mon mari, les toilettes étaient à l'extérieur. J'aimais beaucoup ma maison, mais quand nous avons pris de l'âge, j'ai cherché un appartement pour mon mari et moi-même. On en a trouvé un avec plus de confort, mais nous avons regretté notre maison. Si nous étions restés là, mon mari aurait pu, même en fauteuil roulant, se mettre parfois à la porte de devant, et il aurait vu du monde car c'était une rue passante. Ça l'aurait diverti. Mais je n'arrivais plus à faire face aux contraintes matérielles car, du fait de son handicap, c'était moi qui devais tout faire. Je me débrouillais, mais j'avais beaucoup de douleurs, et je n'étais pas rapide. Quand on est arrivés dans l'appartement, il s'est senti enfermé. C'est le seul regret que j'ai eu à partir en appartement. Ensuite on a cherché un deuxième appartement car le premier n'allait pas. Le deuxième était magnifique ! Malheureusement nous n'y sommes restés que deux mois. Ça n'allait toujours pas. À tout bout de champ je faisais appel à l'un et à l'autre, alors j'ai dit à mes enfants : "Allez, hop, on va arrêter cela, vous n'avez qu'à nous placer. Si vous mettez Papa, vous me mettez avec".

Joëlle

Les propriétaires de la filature de mon père étaient propriétaires de rues entières dont ils louaient les maisons aux ouvriers. Quand les filatures ont fermé, les ouvriers ont pu y rester jusqu'à leur mort. À cette époque il y avait des rats. Je me souviens d'avoir lu dans le journal, quand j'avais 17-18 ans, qu'un bébé était mort pendant la nuit à cause d'un rat. Ce n'est pas si vieux que ça. Ensuite ils ont détruit les maisons. Ils possédaient ainsi plusieurs rues dans le Vieux-Lille, du côté de la Deûle. C'est comme ça que, une fois les maisons rasées, ils ont construit de très beaux bâtiments : c'étaient des terrains très recherchés.

Arlette

Mon oncle Jules était mineur de fond. Quand il avait bu un coup de trop, il se croyait au fond avec tous les bruits de perçage ! Une fois il s'est couché au milieu de la route comme s'il était en train de travailler et il faisait aller son marteau imaginaire pour décrocher le charbon, et il criait en disant à son compagnon, qui voulait le faire bouger : "Laisse-moi tranquille ! J'fais du carbon, J'fais du carbon !"



Yvette

Les mineurs étaient toujours marqués en dessous des yeux, ça restait toujours noir. On le voyait.

Arlette

Les mineurs allaient à la mine parce qu'ils ne voyaient pas quoi faire d'autre. Mais ils étaient unis. Ils ont fait les grèves qui ont amené les congés payés. Ils étaient unis parce que le travail était dur. Je me souviens d'avoir entendu la nouvelle d'un accident quand j'étais à l'hôpital. Les coups de grisou, c'était très dangereux. On a tous entendu parler de la catastrophe de Courrière aussi. Elle est restée dans les esprits.

Yvette

Ce fut tragique. Les mineurs ont été asphyxiés au fond de la mine : il n'y avait plus d'air, seulement du gaz. Certains ont été sauvés en rejoignant d'autres galeries.

Arlette

Il y a beaucoup de galeries sous terre en Nord-Pas-de Calais du fait des mines. Il y a des maisons, bâties sur des galeries, qui tremblent.

Quand mon frère ne travaillait pas bien à l'école, mon père lui disait : "Écoute, j't'la dis pour la dernière fois : si tu continues, j'te fous t'gueule au fond !" C'était une menace pour le faire travailler. Il y a eu des jeunes au fond, on les appelait les galibots. Ils travaillaient dur mais n'étaient pas payés comme les adultes. Mon père menaçait mon frère pour qu'il fasse des efforts à l'école, mais il ne l'a pas envoyé à la mine, il ne l'aurait pas fait. C'était juste pour lui faire peur.



Chevalement du puits
de Liévin

Joëlle

Quand j'étais jeune, les femmes et les jeunes gagnaient toujours moins que les autres pour le même travail.

Arlette

Les jeunes de maintenant ne connaissent pas leur bonheur. Ils ont beaucoup de loisirs. Ils sont toujours sur leur ordinateur ou sur leur téléphone !

Mon père disait qu'il y avait encore beaucoup de bonnes veines de charbon à exploiter au moment où ils ont fermé les mines. Autrefois on travaillait parfois 10h par jour dans les mines et les usines. Maintenant ce n'est plus le cas, sauf si l'on fait des heures supplémentaires.

Josiane

Moi je suis descendue une fois à la mine quand j'avais 12/13 ans avec un ami de mon père, avec lequel il avait été fait prisonnier pendant la guerre, qui était mineur : il était chef-porion, du coup il pouvait nous faire descendre pour nous montrer le fond. C'était à Liévin. J'étais avec mon père et ma mère. Je ne me souviens pas d'avoir eu peur.

Arlette

Je ne critique pas les gens de maintenant, mais leur vie n'a rien à voir avec ce que nous avons vécu. Certains ne sont jamais contents. Nous, on n'avait pas un sou dans notre poche. Si on avait un franc pour aller à la messe, on passait d'abord chez le marchand de bonbons et on mettait à la quête les centimes qui restaient. On n'allait quand même pas mettre un gros sou !

Yvette

Dans les usines ils avaient le briquet pour manger entre deux. C'était comme un gros sandwich composé de tartines.



Joëlle

Pour mon père, en filature, c'était un peu mieux : il avait une gamelle en métal dans laquelle ma mère avait mis des pommes de terre, des légumes et de la viande. Il y avait un coin dans l'usine où l'on pouvait faire chauffer sa nourriture et manger. Ils n'auraient pas pu faire ça au fond de la mine.

Yvette

Je me souviens de la sonnerie de l'usine, à côté de chez moi qui sonnait "tuuuut !" : c'était l'heure pour la pause déjeuner, puis de nouveau "tuuuut" pour la reprise.

Les leçons de morale autrefois à l'école !

Juin 2023

Yvette

À l'école on avait tous les matins une leçon de morale. On discutait beaucoup des faits divers : l'institutrice les prenait comme exemple pour sa leçon.

Arlette

Faire la morale aux enfants concernant les règles de la circulation dans la rue, notamment de ne pas passer au feu rouge, ça faisait souvent partie de la leçon ! J'ai aussi j'ai connu les leçons de morale étant jeune à l'école.

Joëlle

On disait aux enfants qu'ils devaient obéissance et soumission à leurs parents, mais ça me choque. Et les parents, que doivent-ils aux enfants ? Les parents n'étaient pas toujours gentils, et quand ils tapaient sur leurs enfants, l'incitation à la soumission n'était pas juste. Les parents ne sont pas "supérieurs" aux enfants. Il n'y a pas de supériorité des adultes sur les enfants. Les adultes doivent aussi respecter les enfants. Ma mère est tombée malade quand j'avais 20 ans. Une fois, devant une voisine qui était venue prendre de ses nouvelles, elle m'a dit comme ça : "Tu ne te marieras pas avant 40 ans car tu dois me soigner ma fille, c'est ton devoir". J'étais très choquée qu'elle dise cela car j'aurais pu me marier et m'occuper d'elle aussi un peu. Mais il fallait se sacrifier pour elle, ne pas se marier, ne pas avoir d'enfants... Elle était née en 1911. La plupart des personnes de cette époque étaient dans cet esprit-là.

Notre voisine avait une fille. La mère n'a pas voulu qu'elle parte à Madagascar pour rejoindre son fiancé. Pourtant elle aurait vécu chez les sœurs et elle aurait été en sécurité. Mais sa mère n'a pas voulu lui donner l'autorisation avant l'âge de 21 ans (qui était l'âge de la majorité à l'époque). Évidemment le fiancé n'était plus là quand elle a pu. Mais au fond, la vraie raison, c'est que la fille travaillait. Elle avait été à l'école jusqu'à 17 ans, car il y avait des allocations familiales jusqu'à 17 ans. Mais à 17 ans pile, l'année où l'on passait le premier bac, elle a dû aller travailler et ramener de l'argent pour sa famille. Et c'est pour ça que sa mère ne voulait pas la laisser partir.

À l'époque un enfant n'avait pas le droit de contredire ses parents. En fait il n'avait même pas le droit de parler !

Yvette

C'est vrai, les enfants n'avaient pas le droit de parler. La preuve c'est que je ne parle pas beaucoup, j'ai gardé cette habitude, surtout pendant les repas. Quand je suis à table, c'est pour manger, pas pour autre chose. On nous a appris comme ça. On était nombreux à table et il fallait se taire.

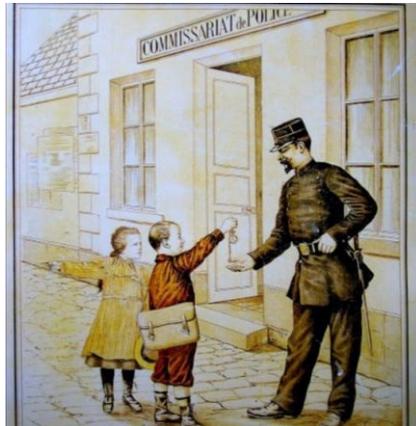


Illustration du livre
*La morale par
l'exemple*
Des instituteurs
Lecerf et Demoulin

Arlette

Le repas, à l'EHPAD, c'est un des seuls moments où l'on est tous réunis. Si l'on voit quelqu'un qui mange de bon cœur, ce n'est peut-être pas le moment le plus opportun pour lui parler car il ne pourra pas répondre. Il faut choisir son moment. Mais c'est quand même bien d'avoir des échanges à cette occasion. Ne serait-ce que pour se dire comment on goûte les aliments, si c'est bon...

Yvette

Quand on demande du sel, on parle ! Mais il est vrai que je n'ai pas l'art de la conversation. Je ne trouve rien à dire. J'ai été trop habituée au silence. Il faut vraiment qu'on me questionne pour que je parle.

Joëlle

Moi je parle un peu lors des repas, mais pas beaucoup. J'aborde des sujets banals.

Yvette

La morale, nous l'avions aussi dans nos récitations, notamment avec les fables de la Fontaine, par exemple : "Rien ne sert de courir, il faut partir à point !"

On a eu des cours de morale où il fallait apprendre des leçons, mais on n'a pas fait de philosophie. Cependant, la philosophie, on en fait machinalement dès qu'on réfléchit un peu. Il y a des personnes qui ont toujours raison quand elles parlent. On ne peut pas les contredire. Elles imposent leur pensée ou leur façon de voir.

Joëlle

J'ai fait de la logique dans mes études de sciences expérimentales. J'aimais beaucoup. Je me souviens d'une chose concernant les girafes : ont-elles survécu parce qu'elles avaient le cou long (qui permet d'atteindre le feuillage très haut), ou bien le cou long est-il apparu au fur et à mesure du développement de l'espèce pour qu'elles survivent ? C'était le cours que je préférais, et j'avais de grandes facilités pour ça.

Yvette

Il y avait aussi les leçons de morale sur l'amitié. Quand j'estime quelqu'un, j'essaie d'être présente pour cette personne, de l'aider, de lui rendre service. Et si j'ai des problèmes, je les lui dis aussi. Ce n'est pas la peine d'exister si on n'aime pas les gens.

Arlette

Pour moi aussi, l'amitié c'est important. J'avais une amie qui était comme une sœur. Je faisais parfois plus de choses avec elle qu'avec les membres de ma propre famille. La première à savoir ce qui ne marchait pas chez elle, c'était moi. Ça fait soixante ans qu'on se connaît. On se téléphone encore, mais comme elle a du mal à se déplacer, on ne se voit plus. Ses enfants ne se décident pas à la conduire pour venir me rendre visite. Pourtant ses enfants je les considérais comme les miens, et elle considérait mon enfant comme le sien. Heureusement qu'il y a le téléphone.

"L'amitié ce n'est pas d'être avec ses amis quand ils ont raison, c'est d'être avec eux même quand ils ont tort".

André Malraux

Yvette

Concernant la Solidarité, on avait tous un petit jardin potager et on s'aidait l'un l'autre en cas de besoin.

On avait aussi des leçons sur l'hygiène, comment se laver ou entretenir un intérieur.

Il y avait des enfants qui venaient à l'école sans être lavés. Ça se voyait. Si les parents ne s'occupaient pas de laver leurs enfants, c'est dur de se laver tout seul.

On n'avait pas tous l'eau courante, mais on avait des tonneaux, et on pouvait aller à la citerne. On récupérait l'eau de pluie. Le fait de ne pas avoir l'eau courante n'empêchait pas de se laver ni d'être propre.

Arlette

On récupérait l'eau de pluie pour les toilettes. Et pour se laver, on faisait chauffer de l'eau dans des marmites sur la cuisinière. Ainsi on avait de l'eau chaude.

Yvette

C'est aux parents d'apprendre aux enfants l'hygiène... Ma mère disait toujours : "La pauvreté n'est pas un vice".

Joëlle

Quand j'étais étudiante, il y avait toutes sortes de personnes réunies ensemble. Il y avait une jeune-femme qui savait que je venais d'un milieu ouvrier. Elle venait d'un milieu apparemment très bourgeois. Elle me disait : "Vous, vous voudriez des beaux cadres et des tapis comme chez nous". Je lui ai répondu : "Qu'est-ce que vous dites ? Ce n'est pas du tout ça. On ne rêve pas d'être comme vous, d'avoir un intérieur riche, d'avoir une maison avec des objets de valeur. La question c'est plutôt que, parfois, on n'a pas à manger, et qu'on n'a pas de chaussures à se mettre, et on doit alors récupérer les chaussures de quelqu'un d'autre." Elle s'est exclamée alors : " Ah je ne pensais pas, je ne savais pas !" Elle ne savait pas ce que nous vivions, et c'était parfois proche de la misère.

Yvette

Il y avait beaucoup de conseils sur la discipline et sur l'ordre dans les leçons de morale. On nous disait : "Ne laissez pas vagabonder votre imagination". Mais si on ne peut plus rêver ! On a parfois besoin de partir dans un autre monde !

Joëlle

"Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place" est une maxime qui me va bien. Je suis plutôt maniaque.

Yvette

Il y avait aussi des leçons sur la volonté et comment la forger. Avec mon handicap visuel, je me bats tout le temps. Je souffre de ne pas voir clair et de ne pas distinguer les visages. Je fais beaucoup d'impairs à cause de ça. J'ai aussi des appareils auditifs. Je ne sais pas les mettre moi-même, je dépends de quelqu'un d'autre pour les mettre. Mais je sais qu'il faut se battre. La vie c'est un combat. Heureusement qu'il y a des moments de repos, quand même, où l'on s'amuse.

Arlette

Quand on a mal dans son corps à longueur de nuit ou de journée, le quotidien est difficile. On a du mal à rayonner.

Yvette

Le bonheur ça ne s'apprend pas à l'école. Le bonheur c'est ce qu'on ressent, c'est personnel. Ici, on est bien à parler sous les arbres, c'est le bonheur. Mais si on était en train de se disputer, ça ne le serait pas.

Arlette

Pour moi le bonheur c'est l'amitié entre tous. Dans le travail, par exemple, s'il n'y a pas d'amitié, ça ne peut pas marcher. Quand on est soudées l'une à l'autre, le travail est bien fait. Quand nous étions à l'usine en filature, si une nouvelle personne arrivait, on l'aidait le premier jour afin qu'elle arrive à faire les 90% du quota exigé pour la journée. Si elle n'y arrivait pas, on prenait dans son paquet pour en mettre dans le sien.

"Le bonheur c'est continuer à désirer
ce qu'on possède."

St Augustin

Yvette

Je trouve que c'est vrai. Il ne faut pas rêver au-dessus du bonheur. Il faut se contenter du bonheur qu'on a, se contenter du présent. Il ne faut pas rêver à l'impossible.

Joëlle

Dans ces leçons de morale d'autrefois, on insistait beaucoup sur le sacrifice, sur la valeur du travail aussi, mais le plaisir était absent. Il fallait travailler, et on n'avait le droit à aucune distraction. Moi je ne pouvais pas sortir ni avoir de petites amies. Mon temps de trajet sur le retour de l'école était minuté.

Arlette

Nous, nous avons toutes travaillé jeunes pour aider les parents. Moi c'était dans les champs ou pour le raccommodage. Mais c'était quand même une satisfaction pour moi, j'avais l'impression de faire quelque chose de bien. Et à l'atelier de filature, plus tard, il y avait une bonne ambiance. On ne se mangeait pas l'une l'autre. On se faisait des blagues !

Yvette

Nous, à l'usine, on chantait toujours. On chantait aussi dans la maison en travaillant.



Arlette

Quand les postes de radio sont arrivés, on a moins chanté. Mais avant, les postes de radio, c'étaient nous ! C'est vrai, on chantait tout le temps. Dès que l'une s'arrêtait, l'autre se remettait en route. C'était un plaisir d'être sur sa machine et de travailler dans ces conditions !



Remerciements

A **Yvette,**

Arlette

Joëlle,

Josiane

Jacqueline,

Rolande,

Joséphine

Anne-Marie

Michèle

Et Martine

Qui m'ont confié, de façon régulière ou ponctuelle des pépites de leur histoire de vie et de leur vision du monde pendant plusieurs mois,
Merci pour leur confiance et leur joie.

A **Stéphane**, le fils de Jacqueline,

A **Laure**, animatrice, qui a toujours facilité mon travail,

A l'**EHPAD de la Verderie** d'Haubourdin qui m'a accueillie et mis une salle à disposition,

A l'**Association D2R**, et notamment à **Hélène François**, de m'y avoir invitée.

Anne-Sophie DEGRAEVE

Ecrivain public

Au charbon des mots

Juin 2023